

Vers une école pour tous : *coopérer et apprendre à changer*

Deux regards complémentaires sur les défis de l'inclusion scolaire

Comment rendre l'école véritablement accessible à tous les élèves ? Et pourquoi est-il si difficile de changer nos pratiques, même quand on en voit la nécessité ? Deux conférences récentes ont apporté des éclairages précieux sur ces questions au cœur de l'éducation inclusive.

Un long chemin vers l'inclusion

Éric Marie, enseignant-formateur et ancien directeur d'établissement médico-social, a rappelé que l'accompagnement des personnes fragiles ou en situation de handicap n'est pas une invention récente. Dès l'Antiquité, des formes de solidarité existaient – en Égypte, certaines personnes vulnérables bénéficiaient d'exemptions fiscales. Au Moyen-Âge, c'est l'aumône qui jouait ce rôle. Ce n'est qu'à partir du XIXe siècle, avec l'industrialisation et ses cortèges d'accidents du travail, qu'émergent les premières formes de solidarité organisée.

En France, les grandes étapes sont bien connues : les classes de perfectionnement en 1909, la Sécurité sociale en 1945, la loi de 1975 qui marque le passage de la discrimination à l'intégration, puis la loi du 2 janvier 2002 qui transforme en profondeur l'offre médico-sociale. Enfin, la loi de 2005 pose le principe de l'accessibilité pour tous et crée notamment la figure de l'AESH (accompagnant des élèves en situation de handicap).

« La vulnérabilité ouvre des droits dont on n'a pas toujours conscience, qui priment sur les droits communs. »

– ÉRIC MARIE

Le secteur médico-social, un partenaire incontournable

Éric Marie insiste sur le rôle clé du secteur médico-social dans la construction d'une école inclusive. Ces structures – IME, SESSAD, ESMS – ne sont pas là pour « récupérer » les élèves que l'école ordinaire ne saurait pas accueillir, mais bien pour co-construire des parcours adaptés aux besoins réels des personnes.

Le conférencier souligne cependant une difficulté structurelle : les temporalités des différents partenaires (école, médico-social, famille, collectivités locales) ne se synchronisent pas facilement. L'école fonctionne à l'année scolaire, le médico-social suit d'autres rythmes administratifs, et les familles vivent dans l'urgence du quotidien.

LES QUATRE CLES D'UN PARTENARIAT REUSSI

01 – Communication fluide	Un échange régulier et transparent entre tous les acteurs, sans jargon ni hiérarchie implicite.
02 – Respect mutuel	Reconnaître le travail et l'identité professionnelle de chacun, sans chercher à « donner des leçons ».
03 – Visée coopérative	Partager un objectif commun centré sur la réussite de l'élève, pas sur la défense des territoires.
04 – Inclure les familles	Associer les parents autour d'objectifs communs transforme profondément les dynamiques relationnelles.

Des expériences concrètes illustrent ce que peut donner un partenariat réussi : la fondation OVE a ainsi créé des DIME (dispositifs intégrés médico-éducatifs) directement au sein d'établissements scolaires, et expérimente des dispositifs d'auto-régulation pour les élèves les plus en difficulté. Des formations croisées entre enseignants et éducateurs spécialisés ont montré des effets très positifs sur les pratiques et les représentations mutuelles.

...

Pourquoi changer est si difficile – et comment y parvenir

La deuxième conférence abordait une question complémentaire : même quand on est convaincu de la nécessité d'évoluer, pourquoi résiste-t-on au changement ? Et comment accompagner ce changement dans le monde de l'éducation inclusive ?

Notre cerveau, cet animal d'habitudes

La réponse tient en grande partie à notre biologie. Notre cerveau est câblé pour la survie, ce qui l'amène à percevoir tout changement comme une menace potentielle. Il préfère ce qu'il connaît, même si c'est inconfortable, plutôt que l'inconnu, même prometteur. C'est ce que les neuroscientifiques appellent le biais négatif.

« Ce n'est pas le changement qui fait peur aux gens, mais l'idée qu'ils s'en font. »

– SENEQUE, CITE EN CONFERENCE

À cela s'ajoute le phénomène d'homéostasie : notre organisme tend naturellement à revenir à son état initial, comme un thermostat qui régule la température d'une pièce. Dans toute démarche de transformation institutionnelle, on observe ce retour en arrière spontané dès que la pression du changement se relâche.

Les cinq freins neurologiques au changement

1. **La recherche de sécurité** – programmé pour la survie, le cerveau assimile le changement à un danger.
2. **L'économie d'énergie** – les habitudes sont automatisées ; changer de méthode coûte cognitivement cher.
3. **La peur de l'incertitude** – le cerveau aime prévoir et anticiper.

4. L'identité et les croyances – nos comportements sont liés à qui nous pensons être.

5. Les circuits neuronaux existants – les comportements répétés renforcent les connexions neuronales ; créer de nouvelles voies demande un effort réel.

La bonne nouvelle : le cerveau est plastique

Heureusement, la plasticité cérébrale offre une perspective encourageante. Les nouvelles habitudes créent effectivement de nouveaux circuits neuronaux. Et les petits changements réguliers sont bien plus efficaces que les grandes révolutions. La courbe de l'innovation de Rogers le confirme : si les « innovateurs » et « adopteurs précoces » représentent une minorité, dès que le seuil d'un tiers de la population est franchi, le changement gagne naturellement les suivants.

Pour accompagner ce processus, plusieurs conditions sont nécessaires : un leadership fort et bienveillant qui ose nommer le changement et le rend visible ; des petits pas concrets qui donnent des repères et des victoires rapides ; du temps pour traverser les différentes étapes – désorientation, résistance, exploration, intégration.

Ce que ces deux conférences nous disent ensemble

Mis côte à côte, ces deux regards se complètent de façon saisissante. L'un nous rappelle que construire une école inclusive est une affaire de partenariats, de confiance et de long terme. L'autre nous explique pourquoi c'est difficile – et comment surmonter ces difficultés.

Inclure, au fond, c'est accepter de changer. Changer son regard sur les élèves fragiles, changer ses pratiques pédagogiques, changer son rapport aux familles et aux autres professionnels. Et ce changement ne se décrète pas : il s'accompagne, pas à pas, avec bienveillance et persévérance.

La qualité, rappelait Éric Marie, c'est le croisement entre ce qui est préconisé, ce qui est réellement fait, et ce qui est attendu par la personne accompagnée. Un objectif exigeant – mais plus que jamais nécessaire.